

Manceuvres dans la Haute-Savoie

Autor(en): **Feyler, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **47 (1902)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338033>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MANŒUVRES DANS LA HAUTE-SAVOIE

Pendant la première moitié du mois d'août, se sont déroulées dans la Haute-Savoie, plus spécialement dans la vallée de l'Arve, des manœuvres d'une certaine importance. A divers égards, elles méritent d'attirer notre attention.

Premièrement, au point de vue politique et militaire, la Haute-Savoie nous touche de près. Soit en 1815, soit en 1860 la question du Chablais et du Faucigny a profondément ému l'opinion publique dans nos cantons. Chacun sait, qu'en cas de conflit européen, la Suisse serait en droit d'occuper le territoire neutre savoisien, si le souci de sa propre neutralité ou de sa sécurité l'y conviait.

D'autre part, le terrain des exercices de divisions, — les seuls qui nous arrêteront, — rappelait absolument celui sur lequel nous sommes appelés, le plus fréquemment, à évoluer. C'est un terrain de collines au profil élevé, boisées souvent, séparées par de profonds ravins d'un accès difficile. Tandis que le thalweg est coté de 400 à 500 m., les sommets s'élèvent jusqu'à 900 et 1000 m. Les approches des positions que ménagent les crêtes sont volontiers couvertes; des haies, des vergers abondants offrent au cheminement des colonnes leurs masques protecteurs.

Enfin, l'un des détachements était composé de six groupes alpins. Cette troupe-là revêt naturellement pour nous un intérêt particulier, aujourd'hui surtout que nos forts des Hautes-Alpes nous obligent à fixer davantage les yeux sur les exigences de la guerre dans les régions élevées.

Les alpins, dont la France compte 12 bataillons à six compagnies, ne sont pas de création très ancienne chez nos voisins

¹ La plupart de nos lecteurs ne disposant pas de cartes françaises de l'état-major ou du ministère de l'Intérieur, nous les renvoyons à la carte Dufour 1 : 250 000, fe 3.

de l'ouest. La date officielle de leur apparition est celle du 24 décembre 1888. Toutefois, dix ans auparavant, en 1878, ce même général Arvers, commandant la 28^e division, que nous allons voir diriger les manœuvres de la Haute-Savoie, avait ouvert la voie à l'organisation des groupes de montagne. Etant alors commandant du 12^e bataillon de chasseurs à pied, il avait obtenu l'autorisation de soumettre son unité à un entraînement général en vue de la guerre de montagne. Son exemple avait été promptement suivi dans d'autres bataillons de la région des XIV^e et XV^e corps d'armée. Le général de division Arvers aura eu la satisfaction, couronnement d'une belle carrière militaire, d'assister à l'épanouissement de son œuvre. Il a vu fleurir l'utile semence qu'il avait répandue.

La 28^e division a son quartier-général à Chambéry; elle est composée des 55^e brigade, général Brunet, à Annecy, et 56^e brigade, général de France, à Chambéry.

Les deux régiments, 30^e à Annecy et 96^e à Vienne, qui forment la 55^e brigade, ont pris part aux manœuvres, tandis que de la 56^e, a seul marché le 97^e, à Chambéry; les 157^e et 158^e de la brigade régionale de Lyon ont complété la division.

A celle-ci, ont été affectées, comme armes spéciales, le 2^e régiment de dragons, à Lyon, dont les escadrons ont été partagés entre les deux détachements, et quatre batteries de 75 mm.

La division a été commandée par le général de brigade Brunet, remplaçant le général de division, directeur des manœuvres.

Les six groupes alpins, six bataillons et six batteries, ont constitué également une division, chaque bataillon devant figurer un régiment à douze compagnies. Les six bataillons étaient les 11^e à Annecy, 12^e à Embrun, 13^e à Chambéry, 14^e à Grenoble et 22^e à Albertville, tous de chasseurs, plus le bataillon alpin du 97^e, à Lyon.

Cette division avait été placée sous les ordres du général de brigade Barbé, gouverneur de Briançon.

Naturellement, les effectifs ne sont pas ceux de guerre, — c'est presque toujours ainsi en France, ce dont les officiers se plaignent, non sans raison. Chez les alpins, les compagnies ont compté généralement de cent à cent vingt hommes. Dans la ligne un peu moins, de 90 à cent. Les réservistes ne sont pas excessivement nombreux et la plupart ont été utilisés

comme gardes des convois et dans les services accessoires. Au total, l'effectif est d'environ 12 000 hommes.

L'idée générale d'après laquelle ont été engagées les manœuvres s'est rapportée à la situation de la Haute-Savoie vis-à-vis de la Suisse. Celle-ci, surprise par l'invasion de son territoire, n'a pas cru devoir ou n'a pas eu le temps d'interdire aux Italiens l'accès de la rive gauche du lac. Les Français, dont le territoire est ainsi menacé, marchent à la rencontre de l'envahisseur.

Au début, les troupes de la 28^e division transportées de leurs garnisons par les voies rapides pour fermer à l'ennemi la route de Lyon, ont engagé la lutte dans les Bornes, vers les Monts de Sion, pendant que les groupes alpins combattaient pour empêcher l'avant-garde d'un autre parti entré en France par Chamonix d'arriver sur Annecy.

Les 55^e et 56^e brigades combattaient l'une contre l'autre, et les groupes alpins opérant autour de Thônes et des Aravis se sont ainsi livrés, avec des fortunes diverses, des combats qui se sont terminés par la concentration de la 28^e division sur la ligne Groisy-Menthonnex, et de la division de chasseurs entre Saint-Pierre de Rumilly et Entremont.

Après une journée de repos, ont commencé les manœuvres de division contre division. La première de ces manœuvres a eu lieu le dimanche 10 août.

La 28^e division poursuit son ennemi qui, à la fin de la dernière manœuvre de brigade, s'est dirigé par La Roche et Bonneville sur l'Arve et les Dranses. Elle marche sur une seule route, ayant détaché au-dessus de Thorrens une flanc-garde de droite forte d'un régiment et d'une batterie.

L'intention du directeur de la manœuvre paraît avoir été que la division alpine, division bleue, descendant des cols de l'Enclave et de Sous-Dine, se jette vigoureusement, avec ses premiers bataillons arrivés à Orange, sur la flanc-garde. Rien ne prouve que le 2^e régiment de la brigade à laquelle celle-ci appartenait aurait pu arriver à temps pour protéger la retraite du premier. La 2^e brigade, dans ce cas, aurait dû se déployer pour recueillir la première, et l'attaque de la division des chasseurs descendant des hauteurs aurait fatalement rejeté la 28^e division sur la rive gauche du Foron.

En réalité, la manœuvre prit une autre tournure. Incertain des forces qu'il a devant lui et qui lui sont signalées venant

de Thorrens, le général Barbé se décide à occuper la colline d'Orange. Cette colline constitue une belle position, très suffisamment découverte sur son front sud-ouest, qui s'avance, en inclinaison relativement douce, comme un éperon allongé, dans la direction de Thorrens, tandis que le front nord-est précipite ses pentes jusqu'au ravin du Foron-devant.

Le général Barbé établit toute son artillerie derrière la crête ; deux de ses bataillons occupent l'avant-terrain ; deux sont en réserve derrière l'artillerie ; deux descendent encore les pentes de Sous-Dine.

Le régiment de flanc-garde de la 28^e division se déploie, appuyé par le tir de sa batterie, et attend l'arrivée de la colonne principale pour continuer son mouvement. Un assez long temps s'écoule, pendant lequel de part et d'autre on semble attendre l'attaque de l'adversaire. Cependant, la 28^e division infléchit sa marche sur sa droite ; elle traverse le Foron, et prononce peu à peu son mouvement sur l'aile droite de la position d'Orange.

A ce moment, un ordre du directeur de la manœuvre met les chasseurs en mouvement. Toute la division bleue s'élance le long des pentes, les couvrant de ses rapides colonnes par un, et se précipite sur les têtes de la division de ligne. Les deux bataillons venant de Sous-Dine arrivent juste à temps pour se joindre à cette brillante contre-attaque. Avec une rapidité étonnante et sans que l'ordre le plus parfait soit un instant rompu, ils dégringolent les dernières rampes de Sous-Dine, passent le ravin qui les sépare de la colline d'Orange, gravissent celle-ci au pas accéléré et tombent dans le flanc droit de la 28^e division. Tout ce mouvement, peut-être tardif au point de vue des intentions de la direction, n'en est pas moins mené avec un entraînant brio. L'entraîn des troupes, la précision des mouvements, la franchise de l'allure produisent l'impression la plus favorable.

A noter que ces bataillons, les derniers venus, avaient quitté Entremont avant le jour, et qu'il était midi à peu près quand la contre-attaque se produisit. Ils ont donné la preuve, ce jour-là, d'un bel entraînement.

Le 11 août, le directeur, reprenant le thème de la veille, fait prendre à la 28^e division une position d'attente sur la rive gauche du Foron, aux Eteaux, avec La Roche sur son front. La 56^e brigade occupe le secteur de droite, avec ses régiments

accolés. Les 4^{es} bataillons, réunis sous le commandement d'un lieutenant-colonel, sont en réserve générale à Colonges, à l'aile gauche. L'artillerie a de belles positions étagées sur la hauteur au sud d'Eteaux. La 55^e brigade affecte le 96^e à la défense de La Roche et à la surveillance de la gauche, vers Amancy. Le 30^e en entier est en réserve à la hauteur de la gare. La position est très forte, protégée qu'elle est par le profond ravin du Foron.

Un bataillon est en avant-postes en avant de La Roche. Les troupes sont en formation de rassemblement dans leur secteur, avec des avant-postes de combat.

La division de chasseurs se divise en trois colonnes ; à droite : un bataillon de chasseurs (1 rég. à 2 bataillons) a pour point de direction le pont d'Amancy. Au centre, le reste de la brigade, 2 bataillons de chasseurs (2 rég. à 2 bataillons), se porte sur la Chapelle Benite, en avant de la route ; à gauche, la 2^e brigade : 3 bataillons (3 rég. à 2 bataillons) se dirige vers le front de la position occupée par la 56^e brigade.

Le combat s'engage entre les avant-postes de La Roche et la 2^e brigade de chasseurs. Pendant ce temps, l'autre brigade s'avance progressivement vers la droite de la 28^e division.

En peu de temps, le combat en avant de La Roche prend une certaine intensité. Le général de division envoie l'ordre au 97^e d'intervenir de ce côté sur le flanc de l'avant-garde qui repousse vivement les avant-postes de la 55^e brigade. Le 158^e pousse ses avant-postes sur le ravin du Foron et la réserve générale s'avance à Eteaux.

Ici, se produit une de ces invraisemblances que nous relevons si souvent dans nos manœuvres suisses, et dont il est consolant de trouver aussi de temps à autre un exemple, même chez des troupes aussi bien stylées que les régiments français. Un bataillon du défenseur, emporté par son ardeur offensive, a traversé le ravin profondément encaissé du Foron ; à l'abri des haies, il avance au milieu des lignes bleues, au désespoir des camarades restés sur l'autre bord, qui n'osent plus tirer. Le bataillon aurait couru grand risque de male mort, si la manœuvre n'avait été interrompue. Le combat devant La Roche avait duré longtemps en effet. La 55^e brigade avait, non sans habileté, défendu le terrain pied à pied. En transportant le combat sur la position principale l'assaillant allait se heurter à un nouveau et formidable obstacle. On peut admettre qu'à effectif égal, la

position des Eteaux ne saurait être que bien difficilement forcée.

Après une journée de repos, pendant laquelle les troupes de la 28^e division restèrent cantonnées à La Roche et environs et celles de la division bleue à Bonneville et environs, une troisième manœuvre eut lieu, celle-là dans la vallée de l'Arve, sur le ravin du Giffre, un peu en amont du village de Mari-gnier.

La division alpine qui continue sa retraite dans la direction des Dranses a occupé la rive gauche du Giffre avec une de ses brigades (1:250 000, localité de Le Pont). L'autre brigade a été détachée vers Cluses, dans la crainte apparemment de voir menacée par l'ennemi sa route éventuelle de retraite.

En effet, la division rouge qui continue sa poursuite par la rive droite de l'Arve, a détaché par la rive gauche un régiment et une batterie, avec mission d'intervenir dans le combat s'ils en trouvaient l'occasion, et d'empêcher l'ennemi de se rejeter sur Cluses. L'inconvénient, pour ce détachement, était de ne pouvoir repasser l'Arve avant Cluses, car il ne disposait d'aucun moyen de ponter la rivière. Il lui eût donc été difficile d'intervenir dans le combat au cas d'un échec des troupes de la rive droite. Il se justifiait néanmoins par l'improbabilité de cet échec, l'ennemi étant en retraite après deux journées de combats infructueux. On pouvait donc escompter de nouveaux succès, et dans cette alternative, il devenait utile de barrer l'étroit défilé de Cluses aux entreprises de l'adversaire.

A la vérité, cette troisième manœuvre a offert moins d'intérêt que les deux précédentes. Elle a été partiellement sacrifiée à une cérémonie de remise de décorations par le ministre de la guerre, cérémonie qui a suivi l'exercice.

En outre, une épidémie dans certains villages à flanc de coteau a interdit l'accès des hauteurs aux troupes de la 28^e division, si bien que celle-ci n'a pu exécuter l'attaque par la droite de l'adversaire, comme le commandement l'aurait désiré. En définitive, les troupes avancées des deux détachements se sont précipitées l'une contre l'autre dans le bas-fonds, aux applaudissements d'un public nombreux, mais dont les préoccupations paraissaient plus esthétiques que militaires.

Cette manœuvre a toutefois mis en évidence les qualités admirables du cheminement des régiments français. Les longues colonnes de route trouvent le moyen de se dissimuler

dans les vergers, aux lisières des villages, derrière les moindres haies et les moindres palissades, si bien que rien ne trahit leur approche même aux spectateurs informés.

Nous avons assisté ce jour-là à un incident caractéristique. Un peu avant Marignier, la route de la vallée qui, jusque là, suit la rive de l'Arve, traverse le bas-fonds sur un parcours de cinq cents mètres environ, pour gagner, par un angle droit, le pied de la montagne. Le parcours était exposé aux vues de l'adversaire, à trois kilomètres plus en amont. La compagnie de tête passa, en se dissimulant d'ailleurs derrière le talus de la route. Mais, sur les ordres du général Brunet, tout le reste de la longue colonne fit un demi-tour, pour gagner à quelque quatre ou cinq cents mètres plus en arrière, un terrain parsemé de bouquets, à l'abri desquels la division traversa la vallée.

Nous nous transportâmes rapidement, à grande allure de bicyclette, sur la position. La division défilait encore. Nous n'aperçûmes pas un képi. Pourtant nous savions exactement le chemin qu'elle suivait, et le terrain, pour offrir des couverts, ne laissait pas que de paraître ménager entre eux des intervalles. Les régiments arrivèrent au pied de la position, à petite portée de carabine, presque sans avoir été vus.

Nous avons pu faire le lendemain une constatation analogue au col de Châtillon, dont les pentes ont été escaladées de la façon la plus habile.

Le col de Châtillon, entre Cluses et Tanninges, permet de passer de la vallée de l'Arve dans celle du Giffre. C'est par là que la division bleue effectue sa retraite.

La 28^e division, massée au pied du col, prend ses mesures pour arrêter l'ennemi dans sa retraite, par une offensive vigoureuse. Pendant qu'elle immobilise les forces ennemies sur le col par une attaque de front, un régiment avec la cavalerie franchit la montagne au col de la Mouille, et se porte par Morillon sur la ligne de retraite des chasseurs vers la route des Gêts. Pour assurer ce mouvement, les avant-postes sont portés au delà de St-Sigismond, et la 56^e brigade cherche à s'emparer de bonne heure des hauteurs de Chozeaux.

L'ennemi s'est borné à occuper le flanc droit du col avec un régiment au débouché du col et une brigade surveillant le flanc gauche.

La 55^e poussant ferme en avant arrive sur Châtillon dont elle s'empare; le combat se concentre sur elle. Pendant ce

temps, la 2^e brigade des chasseurs monte vers Chozeaux où elle se rencontre avec la 56^e brigade arrivée avant elle. La 55^e, maîtresse des bois au sud de Châtillon et très abritée, oblige la première brigade des chasseurs à se reporter en arrière.

Sur la hauteur, le combat s'engage entre les deux brigades et les troupes de St-Sigismond. Le général de France est maître de Chozeaux.

Le directeur ordonne à la première brigade de chasseurs de se retirer sur le pont de Tanninges ; elle se retire méthodiquement. La 56^e brigade couronne la gauche du défilé et refoule les chasseurs. La cavalerie et le 158^e arrivent, l'un sur le premier lacet du chemin des Gêts, l'autre sur Miélan, sans révéler leur mouvement.

Le passage du pont de Tanninges est effectué très lentement. Un bataillon de chasseurs borde la rive droite du Giffre.

Arrêt de la manœuvre.

L'exercice, intéressant dans sa conception générale, n'a pas comporté toutefois la régularité des mouvements des précédents. Le terrain, extrêmement couvert et mamelonné, était d'un parcours malaisé. Le contact entre unités en était rendu particulièrement difficile ; aussi avons-nous assisté sur le col, pendant quelques instants, à un mélange assez grand des troupes des deux détachements.

Au surplus, ce jour-là comme la veille, la manœuvre a été partiellement sacrifiée à la revue finale. Tandis que le combat continuait sur la hauteur, les troupes passées dans la vallée du Giffre se formaient en marche de paix pour gagner la place de rassemblement. Toutefois, tout près de celle-ci, l'artillerie de montagne prit encore position pour protéger la retraite, dès ce moment simplement supposée, des bataillons alpins.

Dans une armée où l'on dispose de beaucoup de temps pour l'instruction, il peut n'y avoir pas d'inconvénient grave à sacrifier la vraisemblance et l'achèvement d'une opération de guerre à des exercices moins directement utiles. En Suisse, nous ne saurions nous accorder ce luxe. Nous aurions mauvaise grâce à le regretter d'ailleurs, en présence des avantages que retire notre population de l'organisation d'une milice. Nous serions curieux de constater, néanmoins, jusqu'à quel point nos troupes pourraient, avec la rapidité que nous avons admirée chez nos voisins, se rallier en cours de manœuvres, opérer leur concentration sur la place de la revue, puis sans pique-

tage préalable, sans heurt d'aucune espèce ni la moindre hésitation, former un front de division d'un irréprochable alignement. Comme la veille à Marignier, nous avons pu constater l'absence absolue de tout pédantisme ; les unités circulent, se massent, prennent leurs intervalles sans effort, sans officiers d'ordonnance faisant les empressés, dans un calme absolu, en gens sûrs de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils font.

Le défilé a été fort correct. Les chasseurs marchent à leur allure rapide, avec beaucoup de brio et de légèreté. La cadence de la ligne est un peu moins accélérée. Il n'y a du reste pas unité absolue à cet égard entre les bataillons ou les régiments. La cadence a varié de 116 pas pour un des régiments de ligne à 132 pas pour un des bataillons de chasseurs ; d'autres ont marché à 120, à 124, à 128 pas. Pour un des régiments, la fanfare a ralenti l'allure au cours du défilé. Tandis que la tête marchait à 120, la queue n'en a plus marqué que 116.

Le défilé de l'artillerie de campagne a été bon, celui du régiment de dragons excellent. Les cavaliers sont bien en selle et les chevaux bien en mains. Le galop est d'une bonne allure ; l'impression dominante est l'aisance et la sûreté.

D'une manière générale les appréciations que nous avons entendu émettre par les nombreux officiers suisses qui ont suivi les manœuvres, ont été unanimement et très nettement favorables. Tous ont eu le sentiment que la troupe de la 28^e division et des groupes alpins, était une troupe non seulement entraînée, mais disciplinée. Il y a du contact entre les officiers et les hommes.

Dans les cantonnements, les honneurs sont rendus avec précision, ce qui n'exclut point la grâce. Le soldat français a du chic, incontestablement. Il porte la main au képi, cinq pas avant de croiser son supérieur, d'un geste aisé et crâne en même temps que vif. L'alpin surtout, grâce en partie à la culotte et à la bande molletière, a quelque chose de dégagé qui fait plaisir à voir. Ce sont du reste tous de beaux gars, bien râblés, à la cuisse nerveuse, au thorax bombé ; ils respirent la souplesse et la force.

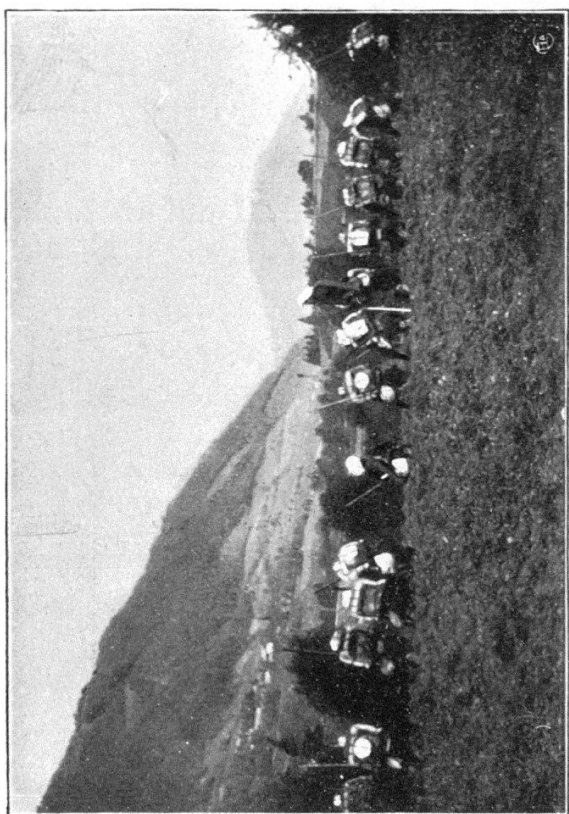
Nous avons parlé déjà de leur mobilité dans le terrain. Les photographies qui figurent sous planches XXVI et XXVII, et que nous devons à l'obligeance de M. le premier-lieutenant d'artillerie H. Muret (pl. XXVII) et de M. le lieutenant de cavalerie F. Barbey (pl. XXVI), permettent de se faire une



11^e bataillon de chasseurs alpins traversant La Roche.



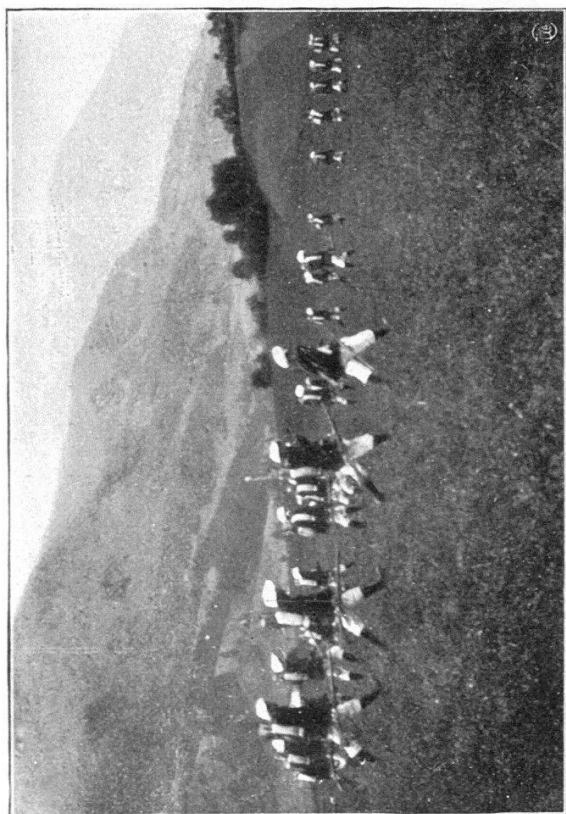
Batterie de 75 mm. quittant les Eteaux.



Ligne de tirailleurs à Marignier.



A Marignier. — En retraite!



Contre-attaque des alpins à Orange.



Compagnie en position d'attente.

idée de leur allure. On devine l'élasticité et la rapidité du pas.

Pour autant que nous avons été à même d'en juger, l'ordre dans la marche est strictement observé. La vitesse, il est vrai, reste dans des limites modérées. Dans les quelques circonstances où nous l'avons contrôlée, elle n'a jamais dépassé les 4 1/2 kilomètres à l'heure. Naturellement, nous parlons ici de la marche sur route. Dans les traversées de localités, musique en tête, l'allure est celle du défilé.

A ce propos, un indice de l'excellent dressage des compagnies nous est fourni par la marche en colonne par files, colonne par deux. C'est la manière habituelle de marcher des bataillons alpins pour la rentrée dans les cantonnements. On sait combien cette formation-là favorise les allongements de colonnes. Or, il ne s'en produit aucun. La distance de file en file est uniformément de un mètre, du commencement à la fin de la colonne. Une de nos photographies nous montre le 41^e chasseurs traversant dans cette formation la ville de La Roche.

Si de la grande route nous passons sur le champ de bataille, nous serons obligés de formuler quelques réserves. Nous avons parlé déjà du cheminement des grandes unités, et avons relevé l'habileté avec laquelle les chefs savent se soustraire aux vues. Malheureusement, une fois le déploiement opéré sur le terrain, ce souci du masque et de l'abri disparaît presque complètement. Les lignes de tirailleurs ne cherchent point à se dissimuler. Le plus souvent, les hommes tirent debout, quelquefois à genoux, jamais couchés. A ce point de vue, nous sommes loin des exigences du champ de bataille. Autant les marches d'approche se couvrent contre le tir de l'artillerie, autant le mépris est grand du feu de la mousqueterie, même aux distances où il est le plus efficace.

Nous avons eu du reste la même impression que dans nos manœuvres suisses ; la discipline du feu n'est pas à la hauteur de la discipline de marche. Nous pouvons même le dire sans fausse modestie, les soldats français que nous avons vus s'appliquent moins à viser que les nôtres. Le maniement de l'arme, au point de vue de la forme, est plus correct ; on voit que par l'école du soldat, le mécanisme des mouvements est arrivé à un degré de régularité, d'exactitude que nous n'obtenons point dans nos courtes écoles de recrues. Mais en revanche, ce qui fait le bon tireur individuel, le soin du visé, la recher-

che du but, paraît moins développé. Le soldat semble se dire : dès l'instant qu'il n'y a pas de balle, ce n'est pas la peine de faire le malin. Et il se contente de lâcher son coup dans la direction approximative du point à toucher.

A la vérité, l'emploi du feu de salve favorise cette précision approximative. Il est impossible de viser exactement au commandement. Si l'oreille est occupée à attendre l'ordre du commandant, l'œil ne remplit sa tâche qu'à demi. Pour un bon tir, toute la volonté doit tendre à imprimer à l'index un mouvement de pression sur la détente, au moment précis où l'œil en communique l'ordre au cerveau. Pour cela il ne faut pas être distrait par un autre commandement que le sien propre.

On sait d'ailleurs que le règlement provisoire d'exercice qui vient d'être mis en vigueur, supprime le feu salve. C'est avec toute raison, non seulement au point de vue de la précision du tir, mais à celui de la psychologie du champ de bataille. Tous les officiers qui ont fait la guerre s'accordent à reconnaître l'impossibilité du feu de salve dans l'émotion du combat. Même en temps de paix, il est difficile. A différentes reprises, à Marignier en autre autres, nous avons vu des salves manquées, de la part d'une troupe cependant aussi bien exercée que les chasseurs.

Le mépris du feu nous a paru se manifester aussi par le fait des attaques à la baïonnette. Le plus souvent la préparation de l'attaque par le tir est extrêmement brève, trop brève à notre avis. Les partis en viennent de suite aux mains, se précipitant l'un contre l'autre. Cela fait l'éloge des qualités offensives du soldat français, mais cela risque aussi de lui fausser les idées sur les réalités du combat.

En résumé : mobile, endurant, discipliné, telles sont les qualités du soldat que nous ont montré les manœuvres de la Haute-Savoie. Avec ces qualités-là, une armée peut aller loin. C'est la matière première, qui permet la mise en œuvre de tout le reste.

F. FEYLER, major.

